



# L'hospitalité privée au fondement des dialogues politiques italiens au début du 16ème siècle

M Gaille

## ► To cite this version:

M Gaille. L'hospitalité privée au fondement des dialogues politiques italiens au début du 16ème siècle. Alain Montandon. Espaces domestiques et privés de l'hospitalité, , Presses universitaires Blaise Pascal, 2000. hal-01308740

**HAL Id: hal-01308740**

**<https://hal.science/hal-01308740>**

Submitted on 28 Apr 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour citer ce document :

M. Gaille, 'L'hospitalité privée au fondement des dialogues politiques italiens au début du 16<sup>ème</sup> siècle', in : A. Montandon (dir.), *Espaces domestiques et privés de l'hospitalité*, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2000, p. 11-31

## **L'HOSPITALITE PRIVEE AU FONDEMENT DES DIALOGUES POLITIQUES ITALIENS AU DEBUT DU 16<sup>EME</sup> SIECLE**

Un philosophe prête rarement attention au cadre dans lequel se déroule le dialogue. Au mieux commentera-t-il, avant de se concentrer sur sa thèse et son argumentation, le choix d'écrire un dialogue plutôt qu'un traité, en songeant à l'interrogation que Kant soumet à ses lecteurs dans l'opuscule *S'orienter dans la pensée* :

« Toutefois, quelles seraient l'ampleur et la justesse de notre pensée, si nous ne pensions pas en quelque sorte en communauté avec d'autres à qui nous communiquerions nos pensées et qui nous communiqueraient les leurs ! On peut donc dire que ce pouvoir extérieur qui dérobe aux hommes la liberté de communiquer en public leurs pensées, leur retire aussi la liberté de penser. »<sup>1</sup>

Ainsi, de façon exceptionnelle, D. Hume insiste sur la nécessité de choisir une écriture dialogique plus adaptée au traitement de certains sujets que la manière 'didactique' et 'méthodique' :

« On a remarqué, mon cher *Hermippe*, que, bien que les anciens philosophes aient transmis la plus grande part de leur enseignement sous la forme du dialogue, cette méthode de composition a été peu pratiquée aux époques qui ont suivi et a rarement réussi entre les mains de ceux qui en ont fait l'essai. (...) Il y a cependant des sujets auxquels la forme du dialogue est particulièrement adaptée et où elle est encore préférable à la méthode de composition simple et directe.

Tout point de doctrine si *évident* qu'il souffre à peine de dispute mais si *important* aussi qu'on ne saurait trop souvent l'inculquer dans les esprits, semble devoir être traité selon une méthode de cette sorte, où la nouveauté de la manière compense la banalité du sujet, où la vivacité de la conversation rend le précepte plus frappant et où la variété des éclairages présentés par les divers personnages et caractères n'apparaît ni fastidieuse ni redondante.

---

<sup>1</sup> E. Kant, *S'orienter dans la pensée*, tr. de J-F. Poirier et F. Proust, GF Flammarion, 1991, p. 69. Kant ne parle pas spécifiquement du dialogue dans ce passage, mais plus généralement, des conditions de l'exercice de la pensée. Ponctuellement, on peut cependant souligner la portée d'une telle déclaration pour une réflexion sur l'usage du dialogue.

D'autre part, toute question de philosophie qui est si *obscur* et *incertaine* que la raison humaine ne peut se déterminer à son sujet de façon ferme, paraît – s'il faut vraiment en traiter – nous amener naturellement à choisir le style du dialogue et de la conversation. On peut souffrir que des hommes raisonnables diffèrent d'opinion, là où personne ne peut raisonnablement se prononcer ; des sentiments opposés, même s'il n'en sort rien de décisif, procurent un divertissement agréable ; et pourvu que le sujet soit curieux et intéressant, le livre nous introduit, pour ainsi dire, en bonne compagnie et joint les deux plaisirs les plus grands et les plus purs de la vie humaine que sont l'étude et la société. »<sup>2</sup>

Cette cécité relative au contexte dans lequel le dialogue se déroule ne s'explique pas en revenant aux dialogues antiques, cicéroniens ou platoniciens. Même si le contexte du dialogue est mentionné comme en passant et vite oublié au profit de l'échange argumentatif dans ces derniers, au moins deux d'entre eux peuvent mettre sur la voie d'une réflexion à ce propos. Dans le *Phèdre*, Socrate est saisi par la beauté d'un lieu hors des murs de la cité et enjoint Phèdre de s'y arrêter avec lui :

« Par Héra, le bel endroit pour y faire halte ! Oui, ce platane étend largement ses branches, et il est élevé. Ce gattilier, lui aussi, est élevé et son ombre est merveilleuse ; et, comme il est en pleine floraison, il ne peut embaumer ce lieu davantage. Bien plus, une source on ne peut plus charmante coule sous le platane, et son eau est bien fraîche, comme l'atteste mon pied en tout cas. Elle est consacrée à des Nymphes et à Achéloos, si l'on en juge par ces figurines et par ces statues. Vois, s'il te plaît, comme le bon air qu'on a ici est agréable et vraiment plaisant. C'est le chant mélodieux de l'été, qui répond au chœur des cigales. Mais la chose la plus exquise de toutes, c'est l'herbe : la douceur naturelle de la pente permet, en s'y étendant, d'avoir la tête parfaitement à l'aise. »<sup>3</sup>

La beauté du cadre n'est pas, soulignons-le, le seul aspect qui convainc Socrate de s'installer à cet endroit. La tête est à l'aise : non seulement le corps ne sera plus une gêne pour penser, mais la disposition du lieu va même favoriser la réflexion. Plus important encore, le *Banquet* met en scène des convives qui, le repas fini, les libations faites et les dieux honorés, renoncent à s'enivrer excessivement et se proposent un entretien sur Eros. Chacun tour à tour prend parole et il ne fait aucun doute que le cadre bien particulier qu'est ce banquet offert par Agathon, poète vainqueur la veille d'un concours théâtral n'est pas pour rien dans la beauté du propos : les estomacs sont repus, les hommes boiront loisir, la joueuse de flûte est

<sup>2</sup> D. Hume, *Dialogues sur la religion naturelle*, tr. de M. Malherbe, Vrin, 1987, pp. 54-55.

<sup>3</sup> Platon, *Phèdre*, 230 b-c, tr. de L. Brisson, GF Flammarion, 1992, pp. 89-90.

renvoyée pour ne pas déranger la conversation et tous sont confortablement installés sur des couches.

Ces mises en scène n'ont guère été commentées pour elles-mêmes. On ne tirera donc pas de profit à se tourner vers l'histoire de la philosophie pour penser le sens et la portée des mises en scène que l'on trouve dans les dialogues politiques italiens au début du 16<sup>ème</sup> siècle. C'est elles qu'il faut analyser, sans chercher à les inscrire, au moins dans un premier temps, dans un propos général. Ces mises en scène attirent inévitablement l'attention du lecteur par la surprise ou l'étonnement qu'elle provoque. Elles situent le dialogue dans un espace privé et, sans nécessairement occuper de longues pages, elles donnent le sentiment de décrire les conditions même du dialogue. Peut-on confirmer ce sentiment à la lecture des dialogues écrits par Machiavel, Guichardin, Brucioli et Castiglione ? Si l'hospitalité privée s'avère être au fondement du dialogue politique italien au début du 16<sup>ème</sup> siècle, il nous faut visiter ces lieux et comprendre le sens des pratiques qui consistaient à ouvrir villas et palais aux lettrés, penseurs et écrivains portés par les mêmes interrogations politiques. Leur étude permet de mettre en lumière les conditions du dialogue politique qui se trouvent réalisées par l'hospitalité privée. Mais, en retour, l'examen des dialogues politiques révèle qu'ils impliquent une forme spécifique d'hospitalité privée qui incarne un modèle parmi d'autres dans les dialogues du 16<sup>ème</sup> siècle.

## **I. La mise en scène de l'hospitalité privée dans les dialogues politiques**

La pensée politique italienne, au début du 16<sup>ème</sup> siècle, se déploie essentiellement dans une perspective pragmatique. Les dialogues qui en sont issus l'illustrent. *L'art de la guerre* de Machiavel (1521), *le Dialogue sur la manière de régir Florence* (1521-1525) de Guichardin ou encore les *Dialogues de la philosophie morale* d'Antonio Brucioli (écrits dans les années 1520) ancrent la pensée dans le présent et s'interrogent sur le devenir de Florence et la nature de bonnes institutions. Cette orientation pragmatique caractérise même le Livre IV de l'œuvre de B. Castiglione. Il fait le portrait d'un courtisan éducateur du prince, sans supposer que celui-ci ira de bon gré vers la vertu. Au contraire, le courtisan doit lui mentir et le tromper afin de l'y mener. Dans tous les cas, on est également loin du rêve humaniste d'une société parfaite, unie et heureuse et de la pensée utopique. Celle-ci donnera naissance à des dialogues en Italie après la publication par F. Doni de l'œuvre de Th. More en 1548 à Venise, *Libellus*

*vere festivus, de optimo reipublicae statu deque nova insula Utopia* : F. Doni publie lui-même en 1552, *Monde savio e pazzo*, précédant Campanella d'un demi siècle. La *Città del sol* paraît en 1602.<sup>4</sup>

Ces dialogues commencent par la même mise en scène : des hôtes choisis s'installent dans une propriété privée et s'apprêtent à converser ensemble longuement. Ainsi, dans *L'art de la guerre*, Machiavel évoque son ami décédé Cosimo Rucellai et propose de se ressouvenir de sa sagesse et de sa finesse en relatant la conversation qu'il eut avec le condottiere Fabrizio Colonna dans le jardin de son palais florentin :

« Je dis donc que Fabrizio Colonna rentrait de Lombardie, où il avait longuement et glorieusement combattu pour le roi catholique. Passant par Florence, il décida de s'y reposer quelques jours, afin de rendre visite à son Excellence le duc [Lorenzo di Piero de Medicis] et de revoir quelques nobles citoyens avec lesquels il avait eu autrefois une certaine familiarité. Cosimo résolut de l'inviter dans son jardin, non pas tant pour faire oeuvre de libéralité que pour avoir l'occasion de parler longuement avec lui. Il voulait entendre et apprendre diverses choses que l'on pouvait espérer d'un si grand homme, car il voyait qu'il avait ainsi l'occasion de passer une journée à converser de sujets qui l'intéressaient. Fabrizio répondit donc à son désir et fut reçu par lui en compagnie de certains de ses fidèles amis. (...) Fabrizio fut donc comblé de tous les plus grands honneurs que l'on pouvait lui rendre en fonction du moment et de l'endroit. On goûta aux plaisirs du festin, on leva la table et on mit fin à une fête promptement achevée en présence d'hommes occupés de plus hautes pensées. Les jours étant longs et la chaleur accablante, Cosimo pensa que, pour mieux satisfaire à son désir, il convenait, fuyant la chaleur, de se réfugier dans la partie la plus secrète et ombragée de son jardin. Comme ils s'y étaient rendus et assis, les uns sur le gazon qui était très frais à cet endroit, les autres sur des sièges disposés à l'ombre de grands arbres, Fabrizio loua les charmes du lieu. »<sup>5</sup>

En reprenant le topos de l'aisance corporelle, ce propos fait écho au *Phèdre* de Platon : les hommes ont fui la chaleur et s'assoient sur l'herbe fraîche. La conversation sur l'art militaire elle-même commence grâce au lieu où se sont installés les hommes. Cosimo remarque que Fabrizio prête attention aux essences d'arbres et il s'empresse alors de les commenter, en soulignant qu'il a planté des essences appréciées des Anciens. Fabrizio rebondit aussitôt sur ce propos en soulignant que, dans le domaine militaire, il conviendrait

<sup>4</sup> A l'exception de *L'Utopie* de Th. More, ces œuvres peuvent être lues dans une édition française réalisée sous la direction de A-C. Fiorato : *La cité heureuse*, Quai voltaire, La République des Lettres, 1992.

<sup>5</sup> Machiavel, *L'art de la guerre*, I, 1, tr. de Ch. Bec, Laffont, 1996, p. 474.

aussi d'adopter les manières des Anciens. La composition du jardin voulue par Cosimo invite à songer aux anciens et c'est ce voyage dans le temps qui engendre le dialogue. Ainsi, Cosimo n'a pas eu à inviter formellement Fabrizio à transmettre son savoir militaire.

Le *Dialogue sur la république* d'Antonio Brucioli poursuit cette veine bucolique. Il s'ouvre sur un commentaire élogieux, prononcé par le Priore di Roma, Bernardo Saviati, de la cité de Pesaro. Machiavel, l'un des interlocuteurs du dialogue, poursuit en lui disant qu'il appréciera encore plus la splendeur et la grandeur d'Urbino et, pénétrant dans la *Villa Imperiale* avec lui, déclare :

« Regardez cette cour, considérez cette loge, puis voyez ces escaliers et les autres chambres et pièces, toutes belles et bien conçues, qu'on les considère ensemble ou chacune pour elle-même ; de cet endroit, on découvre une grande partie du bord de mer, dont je ne crois pas que l'Italie possède une plus belle vue, de là, on se dirige vers le bois ; qui n'apporte pas un petit plaisir aux yeux pour la variété des arbres et la verdure de la terre, la jouissance issue du doux chant de mille oiseaux charmants le matin et les chasses d'animaux sauvages qui s'y trouvent en grande quantité. Mais à cause de la chaleur qui commence à croître, le soleil montant [dans le ciel], nous abandonnerons pour le moment ces deux lieux et nous irons voir ces grottes où, à une heure pareille, demeurant dans la fraîcheur de l'ombre, vous y demeurerez à loisir et pourrez voir d'admirables choses et ce que peuvent, avec l'aide de la nature, l'art de l'homme et la grandeur de ce duc. Qu'en dites-vous ? Vous demeurez silencieux. »<sup>6</sup>

Après l'arrivée des deux autres interlocuteurs commence le dialogue politique à la fraîcheur de l'ombre. Le lieu apparaît de nouveau essentiel et son rôle sera d'ailleurs rappelé, en incise, dans le cours de celui-ci. Les quatre hommes disent pouvoir d'autant mieux parler qu'ils dialoguent 'en se servant de tant de temps et du lieu'.<sup>7</sup> On retrouve dans cette mise en scène les thèmes de la fuite de la chaleur, du confort du corps et de la beauté de la nature

<sup>6</sup> A. Brucioli, *Dialogo sesto della repubblica, Dialogi della morale filosofia*, in : *Storici e politici del Cinquecento, I, Storici e politici fiorentini del cinquecento*, Riccardo Ricciardi Editore, pp. 163-164 [ma traduction]. Le texte italien est le suivant :

“Ancora vi accrescerà più questa credenza dello splendore e grandezza de' duchi di Urbino il vedere e bene considerare questa fabrica della Imperiale e le maravigliose cose che sono in quella. Guardate questo cortile, considerate quella loggia, vedete di poi queste scale e l'altre camere e stanze quanto siano tutte insieme e ciascuna per sé belle e bene compassate; da questa parte di qua si scuopre di gran tratto la marina, della quake veduta non credo che la Italia ne abbia un'altra più bella, da quest'altra si va verso il bosco, che non picciolo diletto apporta agli occhi de' riguardandanti per la varietà degli arbori e verdura della terra, oltre al piacere che se ne potrebbe prendere la mattina pel odore canto di mille vaghi augelletti e per le cacce delle fiere che in grandissima quantità vi sano. Ma pel caldo che comincia a crescere, montando il sole, lasciereno al presente questi duoi luoghi, et andrencene qua a vedere queste grotte, dove a una ra medesima, dimorando al fresco dell'ombra grand recreazione prenderete e cosa mirabile potrete vedere, e quanto possa con la natura l'arte de l'uomo e la grandezza di questo duca. Che dite ? Voi state cheto.”

<sup>7</sup> A. Brucioli, *Ibid.*, p. 166.

soigneusement recomposée par l'homme offerte au regard. Les autres dialogues politiques de Brucioli, le *Dialogue sur les lois de la république* et le *Dialogue sur le juste prince*, se déroulent dans le même cadre, systématiquement rappelé, sinon avec les mêmes interlocuteurs.

Le *Dialogue sur la manière de régir Florence*, de Guichardin, illustre de manière sensiblement différente l'importance du cadre privé pour le dialogue politique. Celui-ci n'a pas lieu dans un jardin, mais il se déroule bien dans un espace privé. L'hôte, Bernardo del Nero, a quitté les affaires publiques, le *negotium*, pour se consacrer à l'*otium cum dignitate*, un temps de loisir dévoué à l'écriture et à la réflexion ainsi qu'à la culture. Des jeunes florentins admiratifs de sa sagesse politique lui rendent visite et le prient d'accepter de converser avec eux des affaires de la cité. Leur relation d'estime et d'amitié et l'hospitalité qui la manifeste et la renforce sont évoquées à plusieurs reprises à des moments charnières du texte. Les propos liminaires y sont consacrés. Ils définissent ainsi d'emblée une atmosphère. Ils donnent, pour reprendre une métaphore musicale, une tonalité au dialogue :

« Nous avons pris très grand plaisir à venir visiter ce très saint lieu, mais il a été accru parce que nous avons eu l'occasion de vous voir, vous dont l'absence, dans le Palais et le gouvernement de la cité, est, pensons-nous, tout à fait indue. »<sup>8</sup>

Il invite ses interlocuteurs à venir voir sa propriété et à constater quel plaisir il retire de l'agriculture. S'il essuie un refus – ceux-ci veulent avant tout avoir une conversation politique avec lui, cela ne ternit en rien leur relation. D'autre part, il affirme l'égalité des participants à ce dialogue alors que les visiteurs insistent pour être considérés comme ses enfants :

« Guicciardini – Allons, pour l'amour de Dieu, laissons-là ces discussions sur l'oisiveté, dans laquelle nous sommes tout à fait certains que votre prudence n'a pas moins de valeur que dans les affaires, et continuons la conversation précédente dont je ne dirai pas que c'était une conversation entre amis mais plutôt entre un père et ses enfants, puisque c'est ainsi que nous nous considérons. (...) »

Soderini – Allons, Bernardo, en une chose si grave ne manquez pas à vos enfants, auxquels vous avez toujours cherché à donner satisfaction en des choses de moindre importance.

Bernardo – Je veux bien avoir avec vous cette conversation, non moins pour apprendre que pour enseigner ... »<sup>9</sup>

---

<sup>8</sup> F. Guichardin, *Dialogue sur la façon de régir Florence*, tr. de J-L. Fournel et J-C. Zancarini, PUF, 'Fondements de la politique', 1997p. 113.

L'hospitalité de cour, telle qu'elle se manifeste dans *Le Livre du courtisan*, illustre également la relation entre le dialogue et l'espace dans lequel il a lieu. Dès la Dédicace, son auteur rappelle 'l'aimable compagnie de personnes' qui se trouvaient à la cour d'Urbino.<sup>10</sup> Le Livre I invite peu à peu le lecteur à découvrir ce lieu magique. Trois niveaux géographiques sont parcourus et décrits par une plume alerte, la région, le château et finalement la salle des veillées dans laquelle se déroule le dialogue. Plusieurs images surgissent à l'esprit à la lecture des premières pages : celle d'une mise en abîme de l'hospitalité qui définit tout autant chacun de ces espaces ou d'une diffraction de l'hospitalité ducal dans l'espace qui entoure le château :

« Sur les pentes de l'Appenin, presque au milieu de l'Italie, vers la mer Adriatique, est située, comme chacun sait, la petite cité d'Urbino. Bien qu'elle soit entre des montagnes qui ne sont peut-être pas aussi plaisantes que certaines autres que nous voyons en beaucoup d'endroits, le ciel lui a néanmoins été si favorable qu'alentour la campagne est la plus fertile du monde et pleine de fruits, de manière qu'outre la salubrité de l'air, il y a abondance de toute chose nécessaire à la vie humaine. »<sup>11</sup>

Le château apparaît lui-même comme un bijou précieux posé dans un écrin :

« Ce duc, entre autres actions dignes de louanges, édifia sur l'âpre et difficile site d'Urbino, un palais, selon l'opinion de beaucoup le plus beau que l'on trouve dans toute l'Italie ; et il le fournit si bien de toutes choses utiles que ce ne semblait pas être un palais mais une ville en forme de palais ; il l'emplit non seulement de ce dont on se sert ordinairement pour décorer les pièces, vases d'argent, riches draps d'or, de soie et d'autres choses semblables, mais à titre d'ornement, il y ajouta une infinité de statues anciennes de marbre et de bronze, de peintures très singulières, d'instruments de musique de toute sorte ; et il n'y voulut aucune chose qui ne fût excellente.

Il fit ensuite une grande dépense pour rassembler un grand nombre de très excellents et rares livres grecs, latins et hébreux, qu'il fit orner d'or et d'argent, estimant que c'était là la suprême excellence de son grand palais. »<sup>12</sup>

Enfin, apparaît le lieu du dialogue, la salle des veillées, dans les appartements de la duchesse d'Urbino. Cette localisation, au sein du château, est primordiale. En effet, cet espace se définit spécifiquement par la douceur, l'honnêteté des mœurs et des manières imposées par

---

<sup>9</sup> F. Guichardin, Ibid., pp. 116-117.

<sup>10</sup> B. Castiglione, *Le Livre du courtisan*, tr. de A. Pons, GF Flammarion, 1991, p. 7.

<sup>11</sup> B. Castiglione, Ibid., p. 19.

<sup>12</sup> B. Castiglione, Ibid., pp. 20-21.



la présence des femmes et la liberté de parole rendue possible par l'absence du duc qui, malade, se retire tôt le soir. L'atmosphère est la meilleure possible pour un dialogue, d'autant plus qu'il est conçu dans un tel cadre sur le mode ludique :

« et je ne pense pas qu'on ait jamais ailleurs aussi bien goûté la douceur qui provient d'une chère et aimable compagnie comme on le fit pour un temps en ce lieu.

Car si l'on met à part le grand honneur que c'était pour chacun de nous d'être au service d'un seigneur tel que celui dont j'ai parlé plus haut, dans le cœur de tous naissait un grand contentement toutes les fois que nous venions en la présence de madame la Duchesse, qui semblait être une chaîne qui nous eût tous unis dans l'amour (...) Mais, laissant cela, je dirai que la coutume de tous les gentilshommes de la maison était de se retirer aussitôt après le souper chez madame la Duchesse, où, à côté des passe-temps agréables, comme la musique et les danses, qui étaient ordinaires, on proposait parfois de belles questions, d'autres fois on se livrait à des jeux d'esprit ... »<sup>13</sup>

L'hospitalité privée rend ici le dialogue possible non seulement parce que, comme dans les cas précédemment mentionnés, elle offre un lieu confortable de rassemblement, mais aussi, plus spécifiquement, parce qu'elle valorise la pratique de la conversation et de l'échange, selon une double modalité ou plutôt un subtil mélange de manières courtoises et de réparties vives car il s'agit autant de s'accorder à la douceur des lieux que de faire preuve d'esprit. La personnalité de la duchesse est au fondement de l'union des interlocuteurs, à la fois parce qu'elle crée un lien affectif entre eux et parce qu'elle institue des frontières qu'ils ne doivent pas dépasser sous peine d'être exclu du cercle des courtisans. Elle matérialise en quelque sorte la norme de leur comportement. D'autre part, l'absence de l'autorité politique – la duchesse elle-même ne la représente pas – garantit la liberté du jugement sur l'éducation à donner aux princes.

## **II. L'hospitalité privée : une réalité historique**

Ces cadres privés ne sont pas une fiction littéraire. Ils renvoient à une réalité historique : l'invitation que de riches familles florentines faisaient aux lettrés, aux écrivains, aux acteurs politiques de venir discuter et échanger leurs vues dans leurs villas. Il faut néanmoins définir précisément les modalités de cette hospitalité privée car cette dernière est, à

---

<sup>13</sup> B. Castiglione, *Ibid.*, pp. 23-25

la Renaissance, multiforme. Elle peut donner lieu à des banquets. M. Jeanneret a insisté à juste titre sur la réconciliation des mots et des mets à cette époque :

« Saveur et savoir : même étymologie. Nous l'avons oublié. Hiérarchisés, cloisonnés, plaisirs du corps et plaisirs de l'esprit rivalisent et s'ignorent. Entre le sens et les sens, entre les opérations intellectuelles et la consommation des biens du monde, toutes sortes d'idéologies dressent des barrières. La pensée s'isole dans l'abstraction et travaille à brider les interférences du physiologique. Les appétits défient les censures de la raison. Parler ou manger, il faut choisir. On ne parle pas la bouche pleine.

Le banquet, justement surmonte cette division et réintègre les pôles adverses. Il reconnaît la loi du corps, il restaure la légitimité des instincts, mais ménage simultanément un lieu pour la parole et un cadre pour les manières. L'homme à table réconcilie la tête et le ventre, il réactive la solidarité de la bouche mangeante et de la bouche parlante. Cette saveur que le savoir affadi ne dégage plus, ce savoir que la saveur épaissie ne transmet plus, il tente de les raviver. La complicité des mets et des mots dans la scène conviviale, définit un moment privilégié, où la pensée et les sens, plus que se tolérer mutuellement, s'enrichissent l'un l'autre. »<sup>14</sup>

Les dialogues politiques florentins ont cependant plus souvent pour cadre le jardin que le banquet. Cela ne tient pas au hasard. Dès Pétrarque, qui fut lui-même jardinier, les jardins font pleinement partie du projet humaniste. Ils sont parfois conçus comme des espaces dans lesquels l'on peut se réfugier pour fuir la ville, ses bruis, son agitation, ses vices.<sup>15</sup> Les jardins peuvent aussi devenir les lieux de réflexions solitaires, comme Pétrarque ou Alberti le soulignent. De manière plus générale, ils sont perçus avant tout comme des lieux où l'on peut faire pleinement l'expérience des deux significations que Cicéron a données au terme '*cultus*' : la culture de la terre et la culture de l'esprit. Une étude de T. Comito sur le jardin humaniste évoque en ce sens l'école de Mantoue, située dans la propriété de *Vittorino da Feltre*, *La Giocosa*, présentée comme 'la maison des jeux littéraires et des délices spirituels'.<sup>16</sup> En parlant de 'jeux platoniciens', Ficino attribue le même caractère ludique aux activités qui se déroulaient dans les jardins de son Académie à *Careggi*. A ces fins de conversation spirituelle, la composition des jardins est marquée par une volonté de

<sup>14</sup> M. Jeanneret, *Des mets et des mots, Banquets et propos de table à la Renaissance*, José Corti, 1987, p. 9.

<sup>15</sup> Ce point de vue est notamment illustré par Bartolomeo Taegio dans un dialogue intitulé *La villa* (1559, Milan).

<sup>16</sup> T. Comito, 'The Humanist garden', pp. 33-41, in : *Histoire des jardins de la Renaissance à nos jours*, dir. de M. Mosser et G. Teyssot, Flammarion, 1991, p. 37.

communication qui prend deux visages. Le premier est déterminé par le désir de converser avec les anciens. Cosimo Rucellai, dans *L'Art de la guerre*, plante des essences d'arbre qui font se ressouvenir des anciens, de leur civilisation et de leurs vertus. Parfois, ce sont plutôt des statues ou fragments d'œuvres antiques qui sont placés dans les jardins afin d'y recréer l'esprit des gymnases et académies antiques. L'autre aspect est d'offrir un lieu de dialogue aux hommes du présent soucieux du devenir de leur cité. On s'ingénie à créer des espaces où règne la fraîcheur, où puissent s'installer pour une après-midi entière des hommes occupés à de telles réflexions : sources, clairières et grottes sont ainsi mises à contribution.

Les jardins qui accueillent nos dialogues politiques ont pour particularité, à la différence des jardins des villas à la campagne et des espaces verts des monastères médiévaux, de n'être pas définis comme des espaces en rupture avec le monde séculier. On y vient pour s'interroger sur le devenir de la cité et trouver des solutions à ses problèmes. Les jardins *Oricellari* à Florence, dans lesquels deux générations de la famille Rucellai ont reçu poètes, spécialistes de la rhétorique, philosophes, penseurs politiques illustrent cette perspective. L'importance de ces jardins pour l'étude de Machiavel ne tient pas seulement au fait qu'ils offrent le cadre du dialogue que Machiavel a consacré à l'art de la guerre, mais aussi au fait qu'ils ont été le lieu des discussions qui ont accompagné l'écriture des *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Il le rappelle de manière indirecte dans la dédicace de cette œuvre : elle est adressée à Zanobi Buondelmonti et à Cosimo Rucellai lui-même, ceux-là même qui ont voulu sa rédaction.<sup>17</sup> De même, la *Vie de Castruccio Castracani de Lucques*, biographie écrite en 1520, est dédiée à Zanobi Buondelmonti et à Luigi Alamanni.<sup>18</sup> L'utilisation des jardins comme lieu de discussion et d'échange d'idées a été d'abord le fait de Bernardo Rucellai, époux de l'une des sœurs de Laurent de Médicis, mais opposant au pouvoir absolu de Piero di' Medici, aux réformes de Savonarole et favorable à un régime aristocratique. Entre 1502 et 1506, la première phase de discussion, conversations politiques et rhétoriques se mêlaient, animées surtout par de jeunes hommes issus de familles nobles et favorables à l'instauration du modèle aristocratique vénitien à Florence. La période suivante, 1512-1522, est un peu différente. Cosimo, le neveu de Bernardo, devient l'hôte des jardins de la *via della Vigna nuova*. C'est celle où Machiavel domine les conversations politiques, où il s'affirme comme le maître à penser de toute une jeune génération, malgré son éviction du pouvoir. Certains membres de la moyenne bourgeoisie se mélangent aux fils de famille

<sup>17</sup> Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, tr. de Ch. Bec, Laffont, 1996, pp. 184-185.

<sup>18</sup> Machiavel, *La vie de Castruccio Castracani de Lucques*, tr. de Ch. Bec, Laffont, 1996.

aristocratiques ; tous seront plus tard des penseurs de la tradition républicaine et certains d'entre eux des acteurs de la vie politique florentine. Les questions de l'avènement d'une langue italienne et d'une réforme de la république dominent les conversations. La relation entre les dialogues de Brucioli et les conversations tenues dans ces jardins est également avérée, même si les dialogues ont été écrits seulement en partie dans ce lieu. Ils reflètent la manière dont les questions relatives à la cité étaient conçues : non sur le mode utopiste, mais dans l'analyse de la situation concrète et dans la perspective de réformes faisables, adaptées à la nature de la cité, nature politique issue de son histoire.<sup>19</sup>

De la même façon que les dialogues de Machiavel, de Brucioli et de Guichardin renvoient à une réalité historique – l'accueil fait par certaines familles dans leurs propriétés à des penseurs et écrivains –, l'œuvre de B. Castiglione évoque, non sans regret, les us et coutumes de la cour d'Urbino.<sup>20</sup> Alain Pons souligne très justement toute la distance entre le dialogue des courtisans et ceux des antiques qui, pour avoir servi de modèles aux humanistes, 'oublient' très vite leur contexte. Le *Livre du courtisan* renvoie à un vécu, quelle que soit la part d'imagination qui a présidé à la rédaction du dialogue de la salle des veillées :

« Cette libre imitation qui n'exclut pas l'originalité se retrouve dans la forme littéraire que Castiglione a donnée à son *Courtisan*. Il se sert de la forme dialogique souvent pratiquée dans les traités humanistes, mais il abandonne le latin au profit de l'italien, et son dialogue n'est pas, comme chez ses devanciers, abstrait et théorique, mettant en scène des personnages fictifs chargés de représenter des idées et des points de vue opposés. Il est au contraire de type narratif (diégétique et non mimétique), et il est présenté comme réel, historique, ayant eu lieu en un endroit et un temps précis, entre des personnages que le narrateur a connus et aimés. Platon et Cicéron emploient le même procédé, mais chez eux la dialectique des idées fait vite oublier le cadre et la personnalité des acteurs, alors qu'ils restent toujours sensibles chez Castiglione. Le charme de son œuvre vient du climat de nostalgie qui l'imprègne. »<sup>21</sup>

A l'accueil dans les cours princières fait écho l'impulsion donnée aux académies par le pouvoir princier. En mettant à disposition des lieux, ce dernier réalise un souhait répandu parmi les lettrés de l'époque - émanciper le savoir des méthodes scolastiques et de l'université

---

<sup>19</sup> Cette attention au contexte concret se retrouve aussi dans la bouche de tous les interlocuteurs du dialogue guichardinien, *Sur la manière de régir Florence*. En aucun cas, ils ne s'éloignent des conditions effectives de l'action politique. Les *Discours* de Machiavel illustrent également cette modalité de la réflexion politique.

<sup>20</sup> Après avoir commencé sa carrière de courtisan au service de François II Gonzaga, marquis de Mantoue, Castiglione rencontre à Rome le duc d'Urbino, Guidubaldo de Montefeltro. Il se met aussitôt à son service, en 1504, et lorsque le duc meurt, en 1508, il reste au service du duché d'Urbino encore une dizaine d'années.

<sup>21</sup> A. Pons, *Le Livre du courtisan* de B. Castiglione, Présentation, GF Flammarion, 1991, p. XIII.

– et répond à leur conviction selon laquelle la connaissance s’acquiert mieux par le biais de libres discussions entre lettrés. Ainsi, à Florence, Marsile Ficin fonde la première Académie dès 1462 dans une villa que la famille Médicis lui a donnée, à Carregi. Le dialogue politique n’est pas concerné prioritairement par cette mise à disposition. Mais il s’inscrit dans cet ample mouvement qui consiste à accueillir dans des murs privés une réflexion à plusieurs voix.

### III. La portée de l’hospitalité privée pour le dialogue politique

Une analyse générale du dialogue ne nous aide pas à comprendre l’importance de la mise en scène de l’hospitalité privée dans les dialogues politiques italiens au début du 16<sup>ème</sup> siècle. Elle ne contribue pas non plus à rendre compte des implications de cette dernière. C’est de nouveau à partir de ces dialogues mêmes qu’on peut les mettre en lumière et faire émerger un modèle de civilité qui leur est propre et qui détermine le déroulement du dialogue politique.

L’espace privé rassemble en premier lieu des personnes liées affectivement et renvoie à une sociabilité propre à une compagnie choisie et peu nombreuse. Le *Livre du courtisan* évoque aussi, comme on l’a vu, une compagnie choisie et très liée affectivement par une ‘chaîne d’amour’. L’affection que se vouent les interlocuteurs du dialogue de Guichardin est soulignée, qu’elle soit définie comme celle qui unit des enfants à leur pères ou celle qui prévaut entre pairs – par l’expérience et la sagesse. Les interlocuteurs de Bernardo del Nero peuvent refuser de s’intéresser à sa pratique de l’agriculture sans le vexer et, en retour, celui-ci se prête de bonne grâce à leur prière. D’emblée, Soderini déclare au nom de tous qu’ils l’ont « toujours aimé et révééré comme un père » et souligne dans la conclusion du dialogue « l’obligation » qu’ils ont contractée à son égard et l’importance de la sage leçon qu’il leur a donnée.<sup>22</sup> Le souvenir nostalgique des conversations qui ont eu lieu dans les jardins Oricellari transparaît dans les dédicaces des *Discours sur la première décade de Tite-Live* et de *La Vie de Castruccio Castracani*. Il est explicite dans *L’art de la guerre* où Machiavel rappelle la perte de son ami Cosimo dans des termes tels que le lecteur voit dans cette mise en scène l’expression d’une véritable tristesse :

« La fortune nous ayant donc privé d’un tel ami, il me semble qu’on ne peut y apporter d’autre remède - dans la mesure de nos possibilités – qu’en nous rappelant sa mémoire et en

<sup>22</sup> Guichardin, Ibid., p. 112 et p. 307.

répétant ce qu'il a pu dire avec finesse ou discuter avec sagesse. Il n'est rien à ce propos de plus récent que la conversation qu'il eut dans son jardin avec Fabrizio Colonna. Celui-ci y débattit amplement des choses de la guerre en répondant pour une large part aux questions pénétrantes et sages posées par Cosimo. Aussi ai-je décidé, y ayant assisté avec quelques autres de nos amis, d'évoquer ces choses. »<sup>23</sup>

Chez Brucioli, la relation affective entre les interlocuteurs est peu soulignée. Mais elle n'est pas absente, ne serait-ce qu'à travers l'attention que les participants se prêtent les uns aux autres. Ainsi, ils entrent de plain pied dans la discussion politique après que le Prieur de Rome remarque l'humeur de Machiavel. Celui-ci semble absent et plongé dans ses pensées. De fait, la vision des beaux jardins de la *Villa Imperiale* a rappelé à Machiavel les villas et les jardins florentins. Aussitôt, avec nostalgie et tristesse, il a songé à la république. En révélant l'état de son âme, il donne le point de départ au dialogue.

L'homogénéité sociale des interlocuteurs, ces happy few, constitue une seconde caractéristique remarquable de dialogues politiques qui ont lieu dans des espaces privés. Ils partagent les mêmes manières, la même culture et souvent les mêmes origines. Cela est manifeste à travers le fait que les codes de conduite demeurent implicites et que les dialogues ne sont jamais interrompus parce que l'un des participants auraient commis un impair. D'autre part, de nombreuses références sont passées sous silence car elles vont de soi. C'est particulièrement vrai lorsque les interlocuteurs font appel à des arguments tirés de la Bible ou de textes antiques, grecs ou latins. Enfin, les interlocuteurs partagent le même mode d'existence, des aspirations et une expérience. Dans le *Dialogue sur la façon de régir Florence*, on a vu que Bernardo del Nero, loin de reprendre à son compte le rapport père-enfant proposé par Guicciardini, définit les modalités du dialogue dans des termes qui rapprochent ses interlocuteurs. Selon lui, l'expérience et la culture de chacun les met tous à égalité dans le dialogue politique qui va avoir lieu :

« Je veux bien avoir avec vous cette conversation, non moins pour apprendre que pour enseigner, car le peu que j'entends de ces choses-là, je le sais seulement par l'expérience, dont aucun de vous ne manque, puisque depuis des années vous vous êtes occupés des affaires de l'Etat ; et outre cela et votre bon naturel, vous avez davantage de lettres, grâce auxquelles vous avez pu apprendre auprès des morts ce qui advint au cours des âges, alors que moi je n'ai pu que converser avec les vivants et n'ai vu d'autres choses que celles de mon temps. »<sup>24</sup>

<sup>23</sup> Machiavel, *L'Art de la guerre*, pp. 473-474.

<sup>24</sup> Guichardin, *Ibid.*, p. 117.

Cette homogénéité sociale est très marquée dans le *Livre du courtisan*. Alain Pons remarque en ce sens le caractère clos du monde courtisan d'Urbino :

« C'est dans ce lieu fermé et nocturne, où le monde extérieur ne pénètre qu'à la fin, avec la lumière de l'aube qui sourd à travers les fenêtres, que se déroulent entièrement les dialogues du Courtisan. Les gentilshommes restent entre eux, et les autres classes de la société n'apparaissent pas, si ce n'est au hasard des anecdotes et des récits qui parsèment l'ouvrage. C'est alors un monde beaucoup plus varié et truculent qui fait irruption... ».<sup>25</sup>

Ces irruptions n'occupent cependant qu'une place bien délimitée car s'ajoute à l'homogénéité sociale des interlocuteurs l'unité conférée au dialogue par son sujet même : les courtisans ont pour tâche de se définir. Les eux aspects se renforcent mutuellement. En effet, s'il n'y a pas unanimité sur la définition, un consentement général se fait autour de certaines propositions exprimant le sentiment de la majorité du groupe.<sup>26</sup> L'homogénéité de ce dernier rend possible un tel consentement en même temps qu'elle est augmentée par lui.

L'hospitalité privée est enfin au fondement de la liberté de parole, et cela en des sens divers. Le premier aspect, peut-être le plus évident, est d'éviter l'effet de censure, toujours possible dans un espace public ou face à la source de l'autorité politique. Implicite chez Machiavel, Guichardin ou Brucioli, il apparaît dans l'œuvre de Castiglione. Le Livre IV dans son ensemble porte un jugement désabusé sur les princes :

« ... aujourd'hui les princes sont tellement corrompus par les mauvaises habitudes, par l'ignorance et par la présomption, et qu'il est si difficile de leur faire connaître la vérité et de les amener à la vertu ... »<sup>27</sup>

Il pose même les limites de l'obéissance du courtisan au prince, limites qui, pour correspondre aux bornes établies par la morale, n'auraient pu être énoncées si le prince était présent lors des veillées ludiques :

« Notre Courtisan en doit faire autant, si par hasard il se trouve au service d'un Prince de si mauvaise nature qu'il ait vieilli dans les vices, comme les phthisiques dans la maladie ; en pareil cas, en effet, il doit se soustraire de cette servitude, afin de ne pas porter le blâme pour les mauvaises actions de son seigneur, et de ne pas éprouver le dégoût que ressentent tous les hommes de bien qui servent les méchants. »<sup>28</sup>

---

<sup>25</sup> A. Pons, *Ibid.*, p. XV.

<sup>26</sup> A. Pons, *Ibid.*, p. XVII.

<sup>27</sup> B. Castiglione, *Le Livre du courtisan*, IV, opus cit., p. 332.

<sup>28</sup> B. Castiglione, *Ibid.*, p. 376.

La liberté de parole renvoie aussi à un phénomène présent dans tous ces dialogues : la possibilité du désaccord. Comme le remarque très justement E. Garin à propos de Giordano Bruno, le dialogue est le lieu d'expression des désaccords et non une conversation qui demeure superficielle à force de vouloir être polie :

« Il n'est rien d'étonnant à ce qu'il [G. Bruno] ait un faible, comme tous les grands esprits des 15<sup>ème</sup> et 16<sup>ème</sup> siècles, pour la forme littéraire du dialogue, ce qui est presque la déclaration préalable d'un désaccord de principe, du droit de chacun de se faire entendre, l'affirmation tacite que la discussion est une recherche et un débat, et non une joute courtoise. »<sup>29</sup>

L'hospitalité privée joue ici un rôle central. On ne reçoit que ses amis, on ne dialogue qu'avec ses pairs. Les conditions du dialogue renvoient à celles de l'hospitalité et vice-versa. La confiance initiale que s'accordent réciproquement les interlocuteurs à propos de la bonne foi de leurs arguments et de leurs convictions autorise l'expression des désaccords sans qu'elle vienne briser leur discussion, mais au contraire la relance et la nourrit. Cet aspect est visible, par exemple, dans le dialogue de Guichardin. Soderini, Capponi et Guicciardini, tout en reconnaissant la sagesse et la clairvoyance de Bernardo del Nero, ne cessent de lui opposer des arguments contraires aux siens, notamment ceux que Machiavel expose dans les *Discours sur la première décade de Tite-Live* sur les raisons du choix de la *republica larga* à la romaine contre la *republica stretta* à la vénitienne, sur le rôle et la nature du peuple et sur le recours aux moyens extraordinaires. Dans le Livre II, la vision politique de Bernardo est ainsi questionnée à deux reprises. Guicciardini expose une thèse machiavélienne et lui demande de prendre position à son égard :

« Je dirais toutefois encore un mot. Vous avez loué les armes des Romains, tout comme chacun les loue à juste titre, et blâmé beaucoup leur gouvernement des choses du dedans, ce qui est aussi une opinion largement partagée ; cependant, j'ai entendu certains soutenir le contraire en alléguant, comme argument, qu'en supposant vrai ce fondement que personne ne nie ni ne peut nier, à savoir que leur armée fut bonne, il faut admettre que la cité avait de bons ordres, sinon il eût été impossible qu'elle eût une bonne discipline militaire. (...) Et tout cela, j'ai voulu le dire pour vous donner l'occasion d'examiner davantage cette matière des gouvernements et pour apprendre quel est le meilleur avis ».<sup>30</sup>

Capponi reconduit le même procédé dès que Bernardo a répondu à l'objection précédente :

<sup>29</sup> E. Garin, *Moyen-âge et Renaissance*, tr. de Cl. Carme, TEL Gallimard, 1969, p. 155.

<sup>30</sup> Guichardin, *Ibid.*, pp. 280-282.



« Voilà une conclusion tout à fait vraie et excellente, comme l'a été votre raisonnement en chacune de ses parties et, sans aucun doute, en suivant ces ordres, on ne peut qu'espérer des effets très utiles. Mais je désirerais pour ma part connaître votre avis : estimez-vous qu'il serait bon, au milieu de ces très grands tourments qui, comme vous l'avez dit, se préparent pour l'Italie, non seulement de chercher à récupérer Pise mais, une fois celle-ci reprise, si se présentait une occasion d'agrandir notre domaine en utilisant les gens d'outre-monts, grâce à de l'argent ou par d'autres moyens, de saisir cette occasion ou de la négliger, afin, en des temps si étranges, de ne pas devoir affronter des humeurs nouvelles. ».<sup>31</sup>

Cette possibilité de la contradiction est essentielle. Elle renvoie d'ailleurs au débat de fait qui avait cours au début du 16<sup>ème</sup> siècle à Florence entre les tenants du modèle monarchique, ceux de la république populaire et ceux de la république aristocratique. La solution institutionnelle destinée à mettre fin à l'histoire mouvementée de la cité n'allait pas de soi ; la pluralité des voix à son propos n'est pas formelle et elle ne peut s'exprimer véritablement que dans le dialogue. L'hospitalité privée est la garante par excellence du bon déroulement de celui-ci.

#### **IV. L'effet en retour : penser l'hospitalité privée à partir du dialogue politique**

Une réflexion sur les implications de l'hospitalité privée permet de montrer en quoi elle est essentielle à la pensée politique. En retour, il importe de voir en quoi le dialogue politique informe l'hospitalité privée. Les dialogues politiques italiens du début du 16<sup>ème</sup> siècle définissent en effet une forme d'hospitalité privée qui leur est propre. L'analyse qui va suivre constitue une première approche de celle-ci et vaut pour les dialogues de Machiavel, Guichardin et Brucioli. *Le Livre du courtisan* occupe une place à part qu'il conviendra de préciser au cours d'une étude ultérieure.

Les dialogues de Machiavel, Guichardin et Brucioli, même s'ils sont écrits à des moments différents, renvoient à un contexte politique précis et contemporain à l'écriture : la cité florentine et son histoire institutionnelle et politique chaotique au tournant du 16<sup>ème</sup> siècle. L'hospitalité privée est au fondement du dialogue en ce qu'elle lui offre un cadre, mais une fois ce cadre posé, la conversation commence et ne s'éparpille pas. Les interlocuteurs poursuivent une fin précise et le dialogue suit un fil précis sans jamais le quitter. Dans ce cas, l'hospitalité privée n'est pas le lieu d'un dialogue 'en roue libre'. Cet aspect doit être souligné

---

<sup>31</sup> Guichardin, Ibid., pp. 291-292.

car si tous les dialogues du 16<sup>ème</sup> siècle s'inscrivent en rupture avec la leçon du maître et la dispute dialectique conçue comme une méthode scientifique pour résoudre des problèmes,<sup>32</sup> certains mettent en scène des conversations qui s'autorisent toutes les divagations, comme le *Banquet* de Xénophon :

« La conversation est nourrie, mais, sans unité ni finalité, elle vagabonde, comme il se doit autour d'une table où l'on cause à bâtons rompus. Les convives sont des lettrés et les sujets sérieux ne manquent pas (...) Des motifs centrifuges, des idées qui tournent court impriment cependant au dialogue sa thématique bariolée, sa progression capricieuse. Surtout, d'une séquence grave, on se hâte de bifurquer vers un propos plus léger, pour garder à l'entretien son allure et sa tonalité ludique. »<sup>33</sup>

Ce relâchement de l'organisation du propos est visible notamment chez G. Bruno dont les dialogues illustrent la multiplicité des opinions niées par les professeurs d'université et les théologiens mais aussi le caractère imprévisible et désordonné d'une conversation spontanée. *L'Expulsion de la bête triomphante* semble rendre compte d'un échange pris sur le vif, sans mise en forme a posteriori :

« Le type même de dialogue qu'il a choisi répond à cette exigence : il ne consiste pas en un long échange d'opinions censé aboutir à une conclusion définitive, mais en une discussion convulsive, pleine de détours, d'anticipations, d'interuptions et de changements d'avis. »<sup>34</sup>

Nos dialogues politiques ont aussi pour particularité de se dérouler dans des espaces privés fréquentés pour l'occasion et provisoirement. L'hospitalité privée permet aux interlocuteurs de se rassembler dans un lieu où ils ne seront pas dérangés dans leur échange, mais elle ne constitue pas un refuge pour eux. Elle rend accessible un lieu, mais c'est un lieu de passage destiné à formuler une réflexion dont la finalité est pratique et extérieure à lui. Fabrizio Colonna ne passe qu'un temps chez Cosimo Rucellai tandis que celui-ci veut tirer profit de son passage dans la cité pour acquérir un peu de sa sagesse militaire et en faire bénéficier Florence ; les hôtes de Bernardo del Nero annoncent qu'ils vont reprendre le chemin de Florence et cette annonce clôt l'ouvrage :

---

<sup>32</sup> C'est la dialectique aristotélicienne qui sert de modèle à la dispute dans les universités médiévales, conçue comme méthode d'exposition et de recherche : technique de discussion, elle doit permettre de dégager la part de vérité contenue dans les thèses généralement reçues et de donner accès aux problèmes que la science doit résoudre. Elle est elle-même, à l'origine, issue de la dialectique platonicienne pratiquée dans les dialogues.

<sup>33</sup> M. Jeanneret, *Ibid.*, p. 134.

<sup>34</sup> N. Ordine, *Expulsion de la bête triomphante*, Introduction, tr. de J. Balsamo, Les Belles lettres, 1999.

« Capponi – Je crois que c’est bien, car nous voudrions reprendre le chemin de Florence, où, grâce à vous, nous retournerons si instruits que nous aurons motif de toujours garder en mémoire notre venue.

Guicciardini – Cette obligation vous l’aurez en partie envers moi, puisque c’est moi qui ai proposé cette discussion.

Soderini – Envers toi, si tu le veux, mais notre obligation, à nous tous, envers Bernardo sera infinie, car il nous a lu, hier et aujourd’hui, une leçon si bien ordonnée, si pleine de sagesse, qu’elle éclairera ces choses très importantes notre vie durant. Que Dieu veuille bien nous faire la grâce, à lui et à nous, de nous permettre de faire comprendre cela à tous nos concitoyens, afin qu’avant notre mort nous puissions voir introduit dans notre patrie un tel ornement et un tel bien. »<sup>35</sup>

Au contraire, certaines formes d’hospitalité privées, présentes dans des dialogues de la même époque, renvoient à la conception d’un lieu- refuge, d’un espace fermé où l’on met en œuvre un idéal qu’on ne peut réaliser en dehors d’eux. Les *Banquets* d’Erasme illustrent une telle forme d’hospitalité qui permet à certains de fuir la ville, lieu du profit, des marchands cupides, des usuriers et des mendiants. Elle est un espace essentiellement vicié qu’il faut quitter pour pouvoir retrouver penser véritablement et avoir des loisirs honnêtes :

« C’est bien son propre plaisir et celui de ses invités qu’Eusébius avait en vue en créant notamment le jardin intérieur qu’encadrent les murs de sa maison : ‘Ce lieu est tout entier consacré au plaisir, mais au plaisir honnête ; repaître la vue, réveiller l’odorat, recréer l’esprit’ (...) Par son désir de réussir là où échoue la société de son temps, Eusébius rappelle les auteurs d’utopies et tout semble se dérouler selon ses vœux : joie des convives, qualité de la conversation, harmonie des individus. »<sup>36</sup>

Enfin, les dialogues politiques qui nous occupent ne présentent que de manière secondaire un modèle de civilité alors que d’autres dialogues, politiques ou non, insiste sur cet aspect, sans qu’il constitue pour autant leur thème. Les *Banquets* érasmiens constituent de nouveau un bon exemple. En cela réside d’ailleurs leur implication politique, même lorsqu’ils n’abordent pas des questions politiques. *Le Convivium fabulosum* établit d’emblée une analogie entre la cité bien ordonnée et le banquet. Il ne sied pas à une cité bien organisée d’être sans lois ni chefs, de même qu’un banquet ne doit pas être sans chef ni loi :

---

<sup>35</sup> Guichardin, Ibid., p. 307.

<sup>36</sup> J. Chamarat et D. Ménager, in : Erasme, *Cinq Banquets*, Introduction, Vrin, 1981, p. 23-24.

« ... cette dimension du ‘Banquet’ mérité d’être notée, tout comme il faut remarquer l’importance que donnent les auteurs d’utopie aux repas et aux cérémonies. »<sup>37</sup>

Selon une optique différente, l’objet premier du dialogue politique est d’exposer des interrogations sur le devenir de la cité florentine et les réponses que ses interlocuteurs donnent. Certes, dans un tel dialogue, les interlocuteurs doivent s’accorder sur des règles de conversation, même de manière tacite. Mais la civilité à laquelle renvoie les règles de l’échange ne constitue en aucun cas la solution politique ; elle est seulement condition de la réflexion à plusieurs voix. On peut formuler les choses autrement en distinguant différents modèles de civilité : il y aurait d’une part la civilité développée et cultivée à l’occasion de moments passés entre amis, dans des loisirs honnêtes. On pense alors aux Banquets d’Erasme mais aussi, en Italie, au texte d’Agostino Gallo, *Le vintigiornate dell’agricultura*.<sup>38</sup> Il y aurait d’autre part une civilité des jardins urbains ou des cours princières, proche du politique : les échanges que Machiavel, Guichardin ou Brucioli mettent en scène reposent sur la vertu politique et la cultivent et sur une civilité proche du civisme : ces hommes ne dévouent –ils pas leurs loisirs à s’interroger sur l’histoire politique de leur cité ?

Conclure cette étude relève de la gageure dans la mesure où elle constitue bien plutôt une ouverture à un thème et des questions relativement peu analysées. Aussi nous bornerons-nous à quelques remarques. Tout d’abord en regard de la littérature politique italienne au début du 16<sup>ème</sup> siècle : si le dialogue est l’un des modes d’écriture parmi de nombreux autres – chroniques, journaux, mémoires, commentaires, histoires, biographies, généalogies, livres de famille, oraison, traité - son examen permet de mettre en lumière l’un des aspects essentiels de la Renaissance florentine : la mise à disposition de lieux privés, souvent enchanteurs, où quelques hommes soucieux du devenir de leur cité peuvent se réunir et deviser sans crainte d’être interrompus ou gênés dans le cours de leur réflexion. D’autre part, l’emploi du pluriel dans le titre du colloque, ‘espaces domestiques et privés de l’hospitalité’, est pleinement justifié non seulement parce qu’il y a bien sûr plusieurs sortes d’espaces privés, mais aussi parce que chacun renvoie à des finalités et des usages différents, selon un cérémonial varié, allant du banquet réglé à la conversation informelle au jardin. Enfin, cette visite des lieux privés propices au dialogue politique situe l’hospitalité et ses pratiques au cœur de l’interrogation philosophique : il ne s’agit plus seulement de penser l’hospitalité étatique et le rapport à l’étranger, mais aussi les conditions effectives de la

<sup>37</sup> J. Chamarat et D. Ménager, *Ibid.*, p. 3.

<sup>38</sup> Cette œuvre est publiée à Venise en 1575.

réflexion politique à plusieurs voix. Cet effort rendra la pensée philosophique plus transparente à elle-même lorsqu'elle s'interroge sur le politique et, sans doute, sur tout autre sujet.